

Ivan Jablonka, *L'histoire est une littérature contemporaine*

Ivan Jablonka, *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Seuil, coll. « La Librairie du XXI^e siècle », 2014.

Présentation

Ivan Jablonka est professeur d'histoire contemporaine à l'Université Paris-XIII-Nord. Il a d'abord travaillé sur les jeunes et les orphelins (thèse de doctorat sur les enfants de l'Assistance publique sous la III^e République en 2004).

En 2012, il publie *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*, qui raconte la vie de ses grands-parents paternels, juifs polonais, communistes, exilés en France puis déportés à Auschwitz. Avec cet ouvrage, il expérimente une nouvelle façon de faire de l'histoire : il aborde son histoire personnelle, qui fait écho à l'histoire collective, avec les méthodes et outils de l'historien, mais en s'exprimant à la première personne. Ce qu'il relate, c'est son enquête sur les traces de ses grands-parents disparus.

Publié en 2014, *L'histoire est une littérature contemporaine* est le « soubassement théorique » de son livre précédent. Il y analyse l'évolution des liens entre histoire et littérature afin de préconiser une nouvelle façon d'écrire l'histoire et plus largement les sciences sociales.

En 2016, *Laëtitia ou la fin des hommes*, qui traite d'un fait divers, le meurtre de Laëtitia Perrais en 2011, est salué par la critique et reçoit notamment le Prix Médicis dans la catégorie « roman ». Cet ouvrage inclassable n'est pourtant pas une fiction, mais plutôt une enquête ou un « roman vrai ». Par son sujet, sa méthodologie et son écriture, il est une mise en application des principes que défend Jablonka dans *L'histoire est une littérature contemporaine* : il met en œuvre la méthode des sciences sociales (collecte et analyse critique de sources : entretiens avec les protagonistes...) pour comprendre quel contexte et quels phénomènes ont conduit à la mort de cette jeune fille, et plus largement ce que ce fait divers dit de notre société. Racontant son enquête à la première personne, l'historien témoigne aussi de sa propre indignation et de son engagement dans la vie publique.

Introduction

La question de départ est : « Peut-on concevoir des textes qui soient à la fois littérature et sciences sociales ? ».

Au-delà de l'histoire, l'auteur considère les sciences sociales dans leur ensemble (anthropologie, sociologie, ethnologie...). Ces sciences dont l'institutionnalisation, qui

les distingue des lettres et des sciences exactes, est récente (début du XX^e siècle), ont en commun leurs sujets (l'humain), leur méthodologie (l'enquête) et leur objectif (constituer des connaissances, chercher la vérité). Cette démarche scientifique est mise en œuvre dans un texte, et c'est là que les sciences sociales rencontrent nécessairement la littérature.

Celle-ci est comprise tout au long de l'ouvrage dans un sens très large (romans, essais, écrits journalistiques, récits de voyage, témoignages...). Au sein de cet ensemble, il existe cependant une « littérature du réel » qui a, comme les sciences sociales, un objectif de représentation et de compréhension du monde.

Jablonka retrace donc les itinéraires croisés de l'histoire et de la littérature et plaide pour une réconciliation féconde passant par l'invention de nouvelles formes littéraires.

L'ouvrage est découpé en trois parties :

- 1) **La grande séparation** : comment l'histoire et la littérature se sont-elles progressivement distinguées jusqu'à être considérées comme incompatibles ?
- 2) **Le raisonnement historique** : qu'est-ce qui fonde l'histoire en tant que science sociale ?
- 3) **Littérature et sciences sociales** : après avoir dépassé l'antagonisme histoire/littérature, quelles formes littéraires inventer pour les sciences sociales ?

1. La grande séparation

L'histoire est considérée comme un genre littéraire de l'Antiquité jusqu'à la fin de l'époque moderne. Mais pendant toute cette période, les tenants d'une « *historia nuda* » (théorisée par Jean Bodin au XVI^e siècle d'après le style de César) s'opposent à une histoire-éloquence (qui emprunte à la rhétorique et est défendue par Cicéron) ou à une histoire-panégyrique (l'histoire de cour). L'idée est donc présente depuis l'Antiquité que « trop de littérature, et l'histoire meurt » ; l'écriture de l'histoire doit être sobre et dépouillée, son objectif étant d'établir la vérité.

Au début du XIX^e siècle, l'histoire se trouve donc tiraillée entre les lettres, dont le voisinage la décrédibilise, et les sciences, parmi lesquelles elle n'a pas de légitimité.

- La « littérature » désigne la connaissance des lettres aux XVI^e et XVII^e siècles, puis les grands textes en eux-mêmes à partir du XVIII^e siècle. Le roman, genre prédominant au XIX^e siècle, tire la littérature du côté de la fiction, qui devient le nouveau mode de connaissance du monde et prétend atteindre une vérité

supérieure à celle de l'histoire. Dans la première moitié du XIX^e siècle, la rencontre entre le roman (historique : Chateaubriand, Scott..., réaliste : Balzac) et l'histoire est d'abord féconde. Mais ce compagnonnage conduit à décrédibiliser l'histoire (Jules Michelet, longtemps critiqué pour ses envolées épiques et ses erreurs, comme la prétendue peur de l'an mil, est aujourd'hui réhabilité pour sa méthodologie éminemment scientifique).

- Les sciences quant à elles se sont séparées des lettres à l'époque moderne. Au XIX^e siècle, les sciences exactes, supposées mieux répondre aux besoins de la société, sont parées de toutes les vertus (positivisme voire scientisme).

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, le modèle scientifique s'impose à la fois au roman (naturalisme de Zola) et à l'histoire. Celle-ci entame son évolution « positiviste » à partir des années 1830 pour se constituer en tant que science institutionnalisée dotée d'une méthode (cf. *Introduction aux études historiques* de Langlois et Seignobos, 1898) et d'un milieu professionnel (université) à partir des années 1870. Dans la lignée du scientisme, cette histoire « méthodique » s'impose un « mode objectif » avec comme caractéristiques le détachement du savant (impartialité et neutralité par rapport aux faits) et l'expulsion du « je » (ce qui conduit à un point de vue omniscient). Il s'agit de distinguer clairement l'histoire-science de la littérature, qui est du côté de la subjectivité et de la fiction.

Depuis la fin du XIX^e siècle, l'histoire, pour être science, doit donc être un « non-texte », se débarrasser de ses « microbes littéraires ». Plane l'idée que plus l'histoire est littéraire, moins elle est scientifique, et vice versa.

- Dans les années 1930, l'école des Annales réaffirme le caractère scientifique de l'histoire, devenue science sociale, en intégrant de nouveaux objets d'étude (classes populaires, famille, mentalités...) et de nouvelles approches (statistique, modèles économiques...). Georges Duby, revenant au récit dans *Guillaume le Maréchal* (1984), a ainsi le sentiment de commettre une transgression.
- Dans les années 1970 réapparaît cependant une réflexion sur l'écriture de l'histoire, qui est nécessairement une mise en récit par la hiérarchisation et l'organisation des faits auxquelles procède l'historien (Michel de Certeau, Paul Ricoeur, Paul Veyne). Ce « courant narrativiste » conduit au relativisme radical du *linguistic turn* (Hayden White) dans les années 1980 : l'histoire est un récit, un pur objet littéraire, et n'a donc pas plus de réalité que le roman.
- Des historiens (Carlo Ginzburg, Roger Chartier) s'élèvent contre cette position dangereuse (par ailleurs contemporaine de la montée du négationnisme). Au final, ce débat a contraint les historiens à affûter leur argumentaire méthodologique tout en reconnaissant que l'histoire s'écrit et se raconte. Mais le doute plane plus que jamais sur l'écriture, qui la rapproche de la rhétorique et de la fiction.

2. Le raisonnement historique

L'histoire s'est donc privée de la littérature pour ne pas être assimilée à la subjectivité et à la fiction, pour affirmer son caractère scientifique et pour répondre aux accusations de relativisme. Mais ce qui la fonde en tant que science sociale, c'est sa méthode, le raisonnement historique (la démarche d'enquête pour comprendre, la démonstration qui repose sur des preuves), plus que son contenu (car elle s'intéresse finalement à l'ensemble de l'humanité, passée et présente). Donc « faire de l'histoire en tant que science sociale, c'est essayer de comprendre ce que les hommes font ».

Le raisonnement historique est présent dès les origines de l'histoire : on le voit déjà à l'œuvre par exemple chez Hérodote (aujourd'hui réhabilité après avoir été longtemps considéré comme menteur ou crédule), ou encore dans le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle (1697). S'il aide à comprendre le passé, le raisonnement historique conduit aussi l'historien, professionnel de la preuve, à agir au présent : c'est cette « colère de la vérité » qui amène des historiens à s'engager parmi les dreyfusards à la fin du XIX^e siècle (Gabriel Monod examine le fac-similé du bordereau et dépose devant la Chambre criminelle de la Cour de cassation en 1898). Le « devoir sacré » de l'historien est en effet de comprendre ce qui s'est passé (Primo Levi) ; « l'histoire est un militantisme de la vérité ».

Le raisonnement historique est mis en œuvre par plusieurs « opérations de vérification » :

- La distanciation : prendre du recul permet de poser la bonne question, de définir le problème avec pertinence (« Saint Louis a-t-il existé ? » se demande Jacques Le Goff avant de déconstruire le mythe).
- L'enquête, c'est-à-dire la collecte des sources, qui peuvent être de natures variées et se récoltent par la fouille (matérielle ou dans les archives), la rencontre (recueil de témoignages, observation) ou l'expérience (reconstitution).
- La comparaison, qui dissipe l'illusion de l'unique et permet la généralisation (de Guillaume le Maréchal, on passe à la chevalerie des XII^e-XIII^e siècles).
- La formulation et destruction d'hypothèses grâce à des preuves : la preuve est au cœur de la démonstration, qui sera étayée par le recoupement de différentes sources.

Au final, « faire des sciences sociales ne consiste donc pas à trouver la vérité, mais à *dire du vrai*, en construisant un raisonnement, en administrant la preuve, en formulant des énoncés dotés d'un maximum de solidité et de pertinence explicative ».

Le raisonnement historique s'appuie enfin sur des « fictions de méthode », qui s'annoncent comme telles et ont plusieurs fonctions, notamment :

- L'« *estranement* », qui permet de prendre du recul par rapport au familier et le considérer autrement (Augustin Thierry adoptant la graphie teutonique « Chlodowig » au lieu de « Clovis » rappelle l'étrangeté et la différence des Francs

à ses contemporains).

- L'élaboration d'hypothèses, de théories, et l'évaluation de leur plausibilité.
- Le rejet du déterminisme : c'est l'histoire contrefactuelle (que ce serait-il passé si... ?), qui se rapproche de l'uchronie en littérature.

La fiction a donc sa place en histoire (certes en étant maîtrisée et toujours subordonnée aux besoins de la démonstration, et non souveraine et auto-suffisante comme en littérature), puisque l'histoire est méthode et non contenu.

3. Littérature et sciences sociales

Des zones de rencontre entre histoire et littérature existent. Ainsi, le ^{xx}e siècle a vu émerger une « littérature du réel », qui partage avec l'histoire son raisonnement visant à une « explication-compréhension du monde » : témoignages et reportages ; littérature non-fictionnelle, c'est-à-dire mise en récit d'une histoire vraie (née avec *De sang-froid* de Truman Capote dans les années 1960), etc.

Dépassant l'opposition fiction/factuel, les sciences sociales et la « littérature du réel » relèvent d'un troisième type de récit, l'enquête : *« un récit animé par un raisonnement, une activité cognitive »* où *« le fait n'est pas ce que l'on expose, mais ce que l'on cherche »*. Il s'agit non pas de *« délivrer du plein »* mais de *« sertir le vide »* : *« Les sources construisent autour du vide une margelle de certitude »* (Patrick Boucheron : *Léonard de Vinci et Machiavel auraient pu se rencontrer, mais on ne saura jamais si c'est arrivé*).

Si la littérature est généralement associée à la fiction, un texte non-fictionnel peut cependant être littéraire. Il faut donc élargir la définition : *« est littéraire un texte considéré comme tel et qui, au moyen d'une forme, produit une émotion »*. L'histoire peut donc être littérature, certes en se donnant des règles, qui visent à définir un espace de liberté. Le type d'écriture est un choix non seulement esthétique mais aussi épistémologique. Jablonka préconise d'adopter un style « retenu » : rationnel, sobre et concis, il correspond à la rigueur de la démonstration de l'histoire-science et dit l'exactitude des faits, sans insensibilité pour autant, l'émotion pouvant jaillir (ainsi, J.-P. Azéma, dans *De Munich à la Libération* (1979), abandonne son style distancié à la fin du livre pour rendre hommage aux résistants). Il faut en effet retrouver à la fois le plaisir de la recherche et le plaisir de la lecture, en inventant de nouvelles formes (sortir les « preuves » des notes de bas de page où elles sont reléguées pour les ramener dans le corps du texte, s'appuyer sur les nouvelles technologies, emprunter au roman et au cinéma pour varier les formats, les temporalités ou les points de vue...).

Jablonka fait plusieurs préconisations pour construire le « texte-recherche » et définit un « mode réflexif », par opposition au « mode objectif » de l'histoire méthodique qui est de toute façon un leurre :

- L'objectivité en histoire repose non pas sur l'escamotage du moi, mais sur la description de sa propre position (qui est l'historien, d'où il écrit, quelles sont ses

convictions) : « Le problème n'est pas d'être un héritier ; c'est de taire qu'on en est un ».

- Jablonka plaide donc pour la réintroduction du « je » qui est un « je » de méthode, permettant de s'auto-analyser et de se contextualiser, de déployer son raisonnement et de témoigner de son cheminement (*Tristes tropiques* est pour Lévi-Strauss son livre qui contient la vérité la plus grande parce qu'il a « réintégré l'observateur dans l'objet de son observation »).
- Le texte doit contenir à la fois le « récit qui représente-explique les faits (...) et [le] récit de l'enquête qui a permis d'établir ces faits » : montrer comment se fait la recherche relève d'un souci de transparence démocratique, le résultat étant toujours provisoire, lacunaire, susceptible d'être discuté.

Jablonka appelle donc de ses vœux une histoire « d'autant plus scientifique qu'elle est littéraire », dépassant les cloisonnements institutionnels et disciplinaires, le raisonnement historique ne s'appliquant pas qu'à l'étude du passé. Ainsi, en démocratie, « les sciences sociales sont un service public (...). Elles montrent à une société son passé, son fonctionnement, sa pluralité, sa complexité, ses issues. (...). Le métier est dangereux parce qu'il s'intéresse à la vérité. » Cette quête de vérité entretient un esprit de résistance : « Être subversif, c'est essayer de comprendre ce que les hommes font en vérité, expliquer comment se perpétuent les contraintes, les modèles, les croyances, les stéréotypes, les inégalités, les crises, les haines ; c'est mettre un peu d'intelligibilité dans nos vies. » S'il ne risque plus la prison ou l'exil, le chercheur risque surtout de ne pas être entendu : « Pour mieux assumer leur apostolat démocratique, les sciences sociales ont la possibilité d'écrire. Le chercheur peut se faire entendre en tant qu'écrivain ; et l'écrivain peut dire du vrai en tant que chercheur. La réalité est une idée neuve. »